

sociales de la santé, dont les nombreux modèles théoriques ont pu impulser la recherche en sociologie sur le cancer. Les auteurs auraient, par exemple, pu mobiliser les travaux réalisés sur les déterminants sociaux de la santé (voir les travaux d'Orielle Solar et Alec Irwin pour l'OMS) permettant d'appréhender l'articulation des facteurs de risque (structurels et individuels) et de mieux comprendre l'accroissement des inégalités dans un contexte de lutte contre la maladie. Des questions restent ainsi à explorer, ce qui constitue également l'une des richesses de cet ouvrage : quel que soit l'intérêt du lecteur, il pose les bases nécessaires pour une exploration approfondie de la thématique et donne des références solides pour orienter ses recherches.

**Caroline ALLEAUME**

*Sciences économiques et sociales de la santé et traitement de l'information médicale*  
(SESSIM)  
Inserm-IRD-Aix-Marseille Université

**Baert (Patrick), *The Existentialist Moment. The Rise of Sartre as a Public Intellectual*.**

Cambridge, Polity Press, 2015, 240 p., 22,50 €.

Dans cet ouvrage fouillé, P. Baert s'interroge sur les raisons pour lesquelles la figure intellectuelle de Jean-Paul Sartre eut un tel succès au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. L'essai est réussi et sa lecture stimulante. Non seulement parce qu'il met en relief assez justement les conditions d'émergence d'un intellectuel brillant, mais aussi parce qu'il ouvre, en bout de course, un questionnement pressant : pourquoi ce genre d'intellectuel ne semble-t-il plus pouvoir advenir aujourd'hui ?

Le livre s'ouvre sur le déficit des hypothèses explicatives avancées à ce jour pour saisir le « moment existentialiste », ce moment très particulier qui, de 1944 à

1947, a vu J.-P. Sartre atteindre une popularité rapide et inédite. Certes, confesse P. Baert, l'usage de la théorie des champs Bourdieusiens par des auteurs tels que Anna Boschetti (*Sartre et les temps modernes*, Éd. de Minuit, 1985) a permis de montrer que J.-P. Sartre sut combiner, le premier, les ressources de deux champs jusqu'alors bien distincts (académique et littéraire). Mais cela n'explique pas pourquoi ce fut précisément à ce moment que son succès fut si tonitruant. Pas avant. Pas après. Quant à la théorie des réseaux mobilisée par Randall Collins (*The Sociology of Philosophers : A Global Theory of Intellectual Change*, Harvard University Press, 1998), elle n'aboutit pas davantage à une explication satisfaisante. Celle-ci voudrait en effet que le renom d'un intellectuel comme J.-P. Sartre provienne de la conjonction d'une forme de génie personnel (« *the emotional energy* ») d'une part et de son réseau social d'influences d'autre part. Or, s'il ne fait pas de doute que Sartre eut pour proches discutants une brochette singulière d'intellectuels de renom (Simone de Beauvoir, Paul Nizan, Maurice Merleau-Ponty, Martin Heidegger, Raymond Aron, etc.) qui contribuèrent assurément à l'élaboration de son capital **culturel**, on comprend mal pourquoi ce fut lui (et pas n'importe quel autre normalien au réseau similaire et tout aussi talentueux) qui connut le succès qui fut le sien.

Dans les deux cas, avance P. Baert, nous sommes en réalité en présence de perspectives qui ferment le monde intellectuel sur lui-même et passent totalement à côté des conditions socio-politiques qui virent émerger l'existentialisme. J.-P. Sartre, indique-t-il, a d'abord eu la chance d'être associé aux auteurs critiques de Vichy écrivant dans la presse clandestine, peu ou prou engagés dans la Résistance, et qui furent donc victorieux. Ce qui lui conféra un capital symbolique fort. Ensuite, le contenu même de son œuvre, un peu à la manière d'une catharsis, exprima alors plus que d'autres le trauma culturel qu'avait pu subir la psyché de toute une population durant

cinq années de guerre. Fort de cette hypothèse initiale, l'auteur entreprend alors de ressaisir les composantes sociales et historiques de cette période particulière durant laquelle J.-P. Sartre s'évertua à combiner rédaction d'articles d'ordre plutôt journalistique et essais plus théoriques.

Le premier chapitre entreprend de décrire le contexte de l'Occupation de 1940 à 1944 et la façon dont la possibilité de la collaboration a accentué les divisions préexistantes entre intellectuels. Résitant les postures politiques, idéologiques et religieuses des protagonistes de l'époque (éditeurs, revues, auteurs, etc.), P. Baert montre combien la frontière entre collaboration et non-collaboration pouvait s'avérer ténue. Certains auteurs n'avaient d'autres choix pour survivre que de continuer à produire pour les éditeurs qui étaient les leurs – furent-ils devenus collaborationnistes – ou sur des supports qui accueillaient par ailleurs la plume de sympathisants nazis. Des éditeurs, sans pour autant être collaborateurs, pouvaient éconduire des textes de juifs pour assurer la survie de leur revue. J.-P. Sartre lui-même, pour sa part, et bien qu'écrivant des textes pour l'antifasciste et clandestin Comité national des écrivains (CNE), n'avait pas grand-chose à dire lorsque l'une de ses pièces était déplacée d'un théâtre à consonance juive vers un théâtre acquis à l'occupant.

Le chapitre 2 illustre bien, lui aussi, les ambivalences de l'époque. Après la Libération, le CNE se vit en quelque sorte investi du rôle d'assurer la purge des intellectuels et éditeurs collaborationnistes. Gallimard, par exemple, qui avait autant publié des collaborateurs (via la nazifiée *Nouvelle revue française*) que des résistants (Albert Camus, Louis Aragon, etc.), put tirer son épingle du jeu grâce à J.-P. Sartre qui en avait besoin pour assurer ensuite la diffusion des *Temps modernes*. Cette situation de l'immédiat après-guerre mit ainsi les « bons » intellectuels en général, et Sartre en particulier, en position de force par rapport aux éditeurs, expliquant pour partie l'ascension irrésistible de ce dernier. Mais

là n'est pas le seul élément explicatif. La question de la responsabilité des écrivains posée à l'issue du conflit faisait aussi directement écho au contenu de l'œuvre de J.-P. Sartre, dont l'opus majeur que fut *L'Être et le néant* repose sur deux idées maîtresses : la *liberté* inaliénable de l'être humain qui induit qu'il soit *responsable* de ce qu'il fait d'une part et la *mauvaise foi* de ceux qui refusent d'assumer l'inadéquation de leurs actes et de leurs préentions idéologiques d'autre part.

Les chapitres 3 et 4 montrent ainsi comment les articles publiés peu après la Libération s'attachèrent surtout à décliner ces concepts de façon plus accessible, sans jargon existentialiste, pour parler davantage à un public forcément devenu attentif au sens rétrospectif susceptible d'être attribué aux actions des uns et des autres pendant la guerre. Si l'on ajoute à cela la sensibilité nouvelle de J.-P. Sartre à une forme de patriotisme républicain dont il fit montre dans la presse et qu'on ne lui connaît pas jusqu'alors (« La collaboration fut contraire aux valeurs éternelles de la France. » écrit-il alors dans divers quotidiens), on comprend encore un peu davantage son succès. La publication de ses romans, rédigés entre 1945 et 1949, (*Les chemins de la liberté*, etc.), celle de sa conférence notoire (*L'Existentialisme est humanisme*), en 1946, et le placement définitif des *Temps modernes* au centre de la vie intellectuelle française achevèrent de consolider la réputation de l'auteur dont le réseau social était alors de surcroit remarquable. Des amis importants (R. Aron, M. Merleau-Ponty) discutaient sa *philosophie du présent* dans leurs propres textes et de Beauvoir, qui connaît alors un succès littéraire colossal, était quant à elle acquise à la cause existentialiste. Si certains thèmes deviennent alors périphériques dans les textes de J.-P. Sartre (par exemple le statut mythifié du silence de l'intellectuel comme « acte de résistance »), d'autres viennent nuancer avec succès sa philosophie de la responsabilité. Celui de la *littérature engagée* est ainsi particulièrement bien

décortiqué dans le chapitre 5. Des textes comme *Réflexions sur la question juive* ou *Qu'est-ce que la littérature ?*, son rapprochement avec le marxisme et ses interventions sur des médias plus populaires comme la radio ou la télévision sont autant d'éléments qui permettent à J.-P. Sartre de montrer que l'existentialisme est avant tout une posture engagée (dans le bon sens de l'histoire) plus que théorique, loin des systèmes philosophiques abstraits souvent infirmés par les actes de leurs auteurs (lesquels font dès lors preuve de *mauvaise foi* puisque leurs modes de vie se trouvent souvent être en contradiction avec les principes moraux qu'ils convoquent dans leurs œuvres).

Le chapitre 6 synthétise et ajoute encore l'une ou l'autre raison susceptible d'expliquer pourquoi J.-P. Sartre fut la figure intellectuelle prisée qu'il fut jusque dans les années 1950. D'abord, un grand nombre d'intellectuels se sont décrédibilisés durant la guerre, soit en manifestant ouvertement leur sympathie à l'égard de l'idéologie de l'occupant (Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Charles Maurras, etc.), soit plus simplement parce que leurs idées conservatrices furent associées à ce dernier par un public alors en mal d'émancipation et de progressisme. Un boulevard s'ouvrait pour les penseurs de courants comme l'existentialisme, le marxisme ou le personnalisme (incarné par la revue *Esprit*, créée par la grande figure de la Résistance que fut Emmanuel Mounier). Il en fut de même pour une série de journaux et autres magazines collaborationnistes ou antisémites qui, à l'instar de la *Nouvelle revue française*, disparurent pour laisser place à des revues telles que les *Temps modernes* ou *Combat* (fondée par A. Camus durant la guerre). Si l'on ajoute à cela ses voyages sponsorisés vers les États-Unis qui lui offrirent des tribunes publiques internationales inespérées, on commence alors à avoir fait le tour des conditions socio-historiques qui permirent à son existentialisme d'atteindre l'apogée du succès. Mais celui-ci s'effrita plus ou moins vite.

Sa crédibilité intellectuelle s'affaiblit notamment suite à ses clivages divers avec ceux qui furent ses proches (A. Camus, M. Merleau-Ponty et R. Aron), à l'ampleur que prit son engagement politique (notamment aux côtés de l'URSS) et à la progression croissante dans le monde académique des sciences sociales de type structuraliste (parfois marxiste) aux dépends de la philosophie phénoménologique puis existentialiste (fut-elle marxiste) qui étaient les siennes. Ayant décortiqué l'époque dans ses dimensions politiques, idéologiques et sociologiques, P. Baert, dans un chapitre conclusif, ressaisit son matériau pour montrer combien le positionnement social d'un auteur s'avère crucial pour sa réception. J.-P. Sartre se positionna à gauche au terme d'une guerre qui vit la droite radicale échouer dans son projet de société. Mais il sut aussi développer une posture théorique engagée (*l'intellectuel responsable*, susceptible de valoriser par ailleurs la *République* avec un grand R) que son public était particulièrement disposé à accueillir, contrairement à la posture d'un André Gide, par exemple, qui continuait à valoriser *la pensée pour la pensée et l'art pour l'art*. L'année 1943 fut bel et bien un tournant. P. Baert démontre magistralement que c'est alors que Sartre articula sa posture intellectuelle complexe (incarnée par *L'Être et le néant*) à un projet politique, par le truchement des concepts précis de *responsabilité* et *d'engagement*. Cette capacité à faire le lien entre les deux positionnements fit de l'auteur une figure singulière car jusqu'alors « œuvre » et « engagement éthico-politique », s'ils pouvaient coexister chez un auteur, se tenaient à distance l'un de l'autre. Comme ce fut le cas d'É. Zola qui, tantôt écrivain tantôt dreyfusard, ne juxtaposa jamais les deux registres du roman et du politique.

Ainsi, conclut l'auteur, J.-P. Sartre reste, encore de nos jours, le symbole illustre de cette catégorie rare d'intellectuels publics qui ont su faire *autorité*. Si, aujourd'hui, de telles figures sont devenues presque introuvables, c'est d'abord parce

que la philosophie s'est considérablement réticularisée. La pensée postsartrienne se compose d'une multiplicité de courants hétérogènes (postmodernisme, néopragmatisme, etc.). Ensuite, les médias sociaux ont démocratisé la possibilité de l'intervention publique, laquelle n'est plus réservée aux intellectuels reconnus. Enfin, suite à l'effondrement du marxisme, l'économie s'est imposée en lieu et place de la philosophie, voire même des sciences sociales, comme grille de lecture hégémonique d'une société qu'il convient désormais de « gérer » plutôt que de critiquer pour la réinventer. Les intellectuels se voient ainsi confinés à un rôle d'experts auxquels on ne demande plus du tout de se détacher de l'ordre établi pour imaginer de nouveaux modes de vie.

Ce constat, piquant, ne manque pas de pertinence, de sorte que l'on regrette que l'auteur ne creuse pas davantage les causes de la désaffection dont la figure de J.-P. Sartre fait aujourd'hui l'objet dans le monde académique et politique. S'il ne fait plus recette, c'est probablement parce qu'il assumait d'être un intellectuel qu'il

serait maintenant risqué d'incarner dans l'université. L'évaluation productiviste permanente à laquelle doivent se plier les chercheurs, les exigences normatives qui pèsent sur la forme et le style de leurs écrits, et surtout l'ultra-spécialisation disciplinaire à laquelle ils doivent se soumettre rendent impossible l'émergence de tels intellectuels publics. Pas plus que Pierre Bourdieu, Jacques Derrida ou Michel Foucault, qui figurent pourtant parmi les auteurs les plus cités au monde, Sartre ne s'inquiétait de produire des articles spécialisés destinés aux revues classées. Comme ses pairs d'alors, il entendait produire une œuvre – une œuvre, qui plus est, politiquement ancrée. Mais malheureusement, P. Baert, quoique très bien outillé par l'histoire intellectuelle qu'il vient de produire, ne s'adonne pas à l'analyse critique de cet état de fait. Et c'est peut-être avec ce léger regret que l'on referme le livre.

**Bruno FRÈRE**

*Fonds national de la recherche scientifique (FNRS)  
Université de Liège*